

## Face au vent : manifeste des Annales nouvelles

In: Annales. Économies, Sociétés, Civilisations. 1e année, N. 1, 1946. pp. 1-8.

---

Citer ce document / Cite this document :

Febvre Lucien. Face au vent : manifeste des Annales nouvelles. In: Annales. Économies, Sociétés, Civilisations. 1e année, N. 1, 1946. pp. 1-8.

[http://www.persee.fr/web/revues/home/prescript/article/ahess\\_0395-2649\\_1946\\_num\\_1\\_1\\_3175](http://www.persee.fr/web/revues/home/prescript/article/ahess_0395-2649_1946_num_1_1_3175)

---

# ANNALES

## ÉCONOMIES - SOCIÉTÉS - CIVILISATIONS

---

**A NOS LECTEURS, A NOS AMIS**

---

### FACE AU VENT

#### MANIFESTE DES ANNALES NOUVELLES

Les *Annales*, depuis 1929, n'ont pas cessé de paraître. Les *Annales* de 1940 à 1945 n'ont jamais manqué à leurs lecteurs.

Pas une année, quelles que fussent les calamités qui fondaient sur la France et sur le monde, elles n'ont déserté, abandonné leur double tâche de science et d'éducation.

Les *Annales* continuent. Dans un climat nouveau.

Donc, avec des formules neuves. Et ce titre neuf, qu'on peut lire sur leur couverture.

\*\*\*

« Quel amour du changement ! Vous vous êtes appelés d'abord *Annales d'Histoire Economique et Sociale*. Puis *Annales d'Histoire Sociale*. Puis *Mélanges d'Histoire Sociale*. Et vous voici maintenant *ANNALES* tout court, avec ce long sous-titre : *Economies, Sociétés, Civilisations*. »

Nous pourrions répondre que ces changements furent en partie fortuits. Mais pourquoi cet air de nous excuser ? Nous avons voulu, en 1929, Bloch et moi, des *Annales* vivantes — et j'espère bien que, longtemps encore, ceux qui prolongeront notre effort prolongeront aussi notre vouloir. Or, vivre c'est changer.

Nous admirons beaucoup, et il faut admirer, ces grandes revues qui s'installent sur un domaine du savoir avec la certitude tranquille, l'indifférente placidité d'une pyramide d'Egypte. Elles y sont. Elles y restent. De loin, elles offrent une belle image de majesté. Mais, après tout, les pyramides sont des tombeaux. Elles tiennent captif, au centre de leur masse, un mort illustre et momifié. Vive le ciment et le verre transparent ! Quand leur assemblage ne répond plus à des besoins nouveaux, on le jette

ANNALES (1<sup>re</sup> ann., janvier-mars 1946, n° 1).

1

CENTRE D'ÉTUDES SOCIOLOGIQUES  
BIBLIOTHÈQUE  
82, rue Cardinet - 75017 PARIS

à bas sans peine ni remords. On reconstruit. On repart. C'est une autre force : la force en expansion de ces grandes cités d'Amérique qui, tous les dix ans, rebâtissent leurs avenues et font peau neuve.

\*\*

Les *Annales* changent parce que tout change autour d'elles : les hommes, les choses ; d'un mot, le monde. Déjà, celui de 38 n'était plus du tout celui de 29. Que dire du monde de 42 ou de 46 — qu'en dire qui soit juste et donc efficace ?

Car nous allons, communément, orchestrant le thème romantique des ruines. Nous allons décomptant les centrales électriques, les viaducs et les ponts, les quartiers de villes et les villages qui manquent à l'appel. Les yeux grands d'inquiétude nous ajoutons, tout bas : « Et la bombe atomique... Allons, le monde est ruiné ! » — Ruiné ? Il y a bien autre chose que les ruines, et plus grave : cette prodigieuse accélération de la vitesse qui, télescopant les continents, abolissant les océans, supprimant les déserts, met en brusque contact des groupes humains chargés d'électricités contraires — et les plus fondés, jusqu'à ce jour, à « conserver leurs distances », au moral comme au physique : contact brusque, court-circuit...

Voilà par quoi, essentiellement, notre monde est détruit. Il est vital de s'en rendre compte. Qui n'a d'yeux que pour les ruines se console bientôt : « Patience... Un an, deux ans, dix ans et tout sera rétabli. Les stations du métro toutes rouvertes. Les viaducs restitués. Et des bananes chez tous les fruitiers. » — Fausse sécurité.

Pareillement, il y a une certaine façon de penser la vitesse qui nous égare aussi dangereusement : « Bah ! problème d'échanges. On l'a résolu pour les nations dans le cercle de leurs frontières. On travaille à le résoudre pour les continents. Eh bien, on le résoudra pour la planète entière ! Question de temps, d'études, de matériel. Surtout de matériel... » Illusion d'ingénieur. De politique aussi, entourée de fonctionnaires à qui, pour qu'ils sachent manier les hommes, on a bien appris l'algèbre.

Certes, il y a des problèmes techniques. Et des problèmes économiques. Mais pour l'avenir de l'humanité, le problème qui compte, c'est le problème humain. Celui qu'en 1932, rentrant d'une visite à l'Exposition Coloniale où j'avais vu se manifester, irrésistible, la hantise nouvelle, je posais en ces termes : « L'historien redescend vers la ville, méditant sur tout ce qu'ont produit déjà de dérèglements, dans l'histoire, les variations alternées des distances entre races, entre peuples : les unes, les distances matérielles, chaque jour se raccourcissant ; les autres, les distances morales, énormes, peut-être infranchissables.<sup>1</sup> »

Tout le drame est là. Le drame de civilisation. Il s'annonçait en 1932. Il se joue en 1946.

\*\*

« Nous autres, civilisations, nous savons bien maintenant que nous sommes mortelles. » Cette phrase eut un grand retentissement que Paul Valéry écrivait à la fin des années 20 — et qui d'ailleurs, pour l'historien, ne rendait pas un son bien neuf ; le vieux Ballanche, pour ne citer que lui, avait déjà dit la même chose, en 1817 : réflexion de sinistrés, ici et là. Mais Ballanche pouvait tenir un tel propos, — Ballanche, citoyen d'une Europe prestigieuse, et qui se sentait, et qui se proclamait, en dépit des

1. *L'Histoire économique et la vie : leçon d'une exposition. Annales d'Histoire Économique et Sociale*, t. IV, 1932, p. 1-11.)

ricanements de Fourier, la terre civilisée par excellence. Valéry ? Déjà, au temps des *Regards sur le monde actuel*, le problème n'est même pas de savoir si *notre* civilisation, que nous continuons d'appeler *la* civilisation, va mourir. Mourir, mot noble, empreint de majesté tranquille et de naturelle sérénité. Le problème n'est même pas de savoir si *notre* civilisation va périr, assassinée. Il est de savoir quelle civilisation s'établira demain sur ce monde nouveau qui déjà s'élabore au fond du creuset.

Car *une* civilisation peut mourir. *La* civilisation ne meurt pas. Cet instinct des hommes, ce propre des hommes : se dépasser, prendre sa volonté comme tremplin, pour toujours sauter plus haut. Seulement, jusqu'à présent, c'est dans le cadre étroit de groupes limités qu'ils donnaient leur plus grand effort. Ils produisaient ainsi des civilisations de groupes, de tribus, de nations, de continents, même, ou de portions de continents. Des civilisations parquées. Demain, sans nul doute, pour la première fois et sauf catastrophe, ils présenteront sinon tout de suite une civilisation mondiale, la civilisation des terriens, épandue sur l'œkoumène, du moins une ou deux civilisations intercontinentales qui, grossies déjà de plusieurs civilisations locales, se prépareront, en s'affrontant, à s'absorber l'une l'autre.

Quelles seront les étapes de cet immense procès ? Quelles, les premières réussites partielles ? A quels niveaux successifs s'établiront-elles ? Que représenteront dans l'œuvre totale les apports des non Européens ? Que passera-t-il de notre civilisation dans ces civilisations à l'échelle du monde qui, peu à peu, se substitueront à elle ? Secret d'avenir. Comme on voudrait prévoir et, sinon savoir, deviner...

« Folies, tout cela. Et sous la plume d'un historien »... — Eh, sous la plume de qui voudriez-vous qu'elles viennent, ces notations d'histoire ? Car, enfin, que s'est-il passé, s'il vous plaît, en Europe, aux v<sup>e</sup>, vi<sup>e</sup>, vii<sup>e</sup>, viii<sup>e</sup>, ix<sup>e</sup> et x<sup>e</sup> siècles ? Quoi, sinon déjà, au milieu de convulsions sans nom, d'éboulements, de massacres, d'incendies intermittents mais prolongés, avec des rémissions et des reprises, une bataille de civilisations : barbares contre romaines, nordiques contre méditerranéennes, asiatiques contre européennes — une digestion de civilisations les unes par les autres. Au terme de quoi, toute fraîche, toute jeune, la civilisation chrétienne du moyen âge. Cette grande novation dont, hier encore, nous vivions uniquement. Dont nous sommes toujours saturés. Alors, mes « prédictions » d'historien ? Des retours en arrière.

\*\*

Un fait est certain, dès maintenant : vivre, pour nous-mêmes et pour nos fils, ce sera demain, c'est aujourd'hui déjà s'adapter à un monde perpétuellement glissant.

Un grand travail est commencé. Il ne s'arrêtera plus. Quelle que soit la durée des haltes et des répit. Liquidez vos « Branches-Vie », compagnies d'assurance. Le temps est passé où les pères mettaient dans vos tirelires quelques centaines d'écus sur la tête de leurs fils — pour les récupérer, vingt ans plus tard, avec les intérêts. Développez vos « Branches-Incendies », en les modernisant. Et vos « Branches-Vol » aussi...

Oui. Nous allons être très menacés. Gémir ne sert à rien. Il faut s'accommoder. Et d'abord ne pas se perdre. Faire le point tous les jours. Se situer dans le temps et dans l'espace.

L'Espace — que nous nommons autrement l'Univers. Cette minuscule boulette de matière perdue, parmi des millions d'autres, dans un coin

de la voie lactée, et qui, déjà, commence à ne plus suffire à nos rêves d'explorateur. Pour la première fois, nous prenons conscience de sa petitesse. Mesurée à la toise, elle était si grande ! Au kilomètre, déjà moins. A vitesse d'avion, ce n'est plus rien du tout. Qui monte dans son avion un matin à Karrachi, prend le thé à Londres le lendemain à 16 heures. Est-ce un hasard si, depuis dix ans, blasés sur une planète désormais sans inconnu, nous rêvons de fusées, d'excursions dans l'infini, en direction de cette lune blafarde que nous finirons bien par atteindre un jour...

Oui, comme brusquement elle nous semble petite, mesquine, sans mystère, notre humble planète... Sur quoi tous, cependant, blancs, noirs ou jaunes, nous devons, bon gré mal gré, passer notre existence. La Maison des hommes — avec son « Règlement » affiché au pied de l'escalier : pour tout manquement, la mort...

Maison aux cent logements, maison aux milles chambrées. De toutes couleurs, de toutes dimensions, de tout ameublement. Mais il les faut connaître, toutes, puisque maintenant : quelques pas dans le couloir, ou deux paliers dans l'ascenseur — le jaune entre chez le blanc et le blanc chez le noir, mitraille en main et sac tyrolien au dos, plein de bonnes choses à manger : les deux aspects du plus récent internationalisme.

Apprendre à connaître tout l'agencement de cet univers, tout le contenu de ces compartiments, pleins de marchandises et aussi de forces dont il nous faut dresser l'inventaire, mais, toujours, du seul point de vue de l'homme : première tâche de l'Européen 46. Seconde tâche ? Se situer par rapport, non seulement aux sociétés, qui, dans notre propre logement, ont vécu avant notre naissance, mais à toutes celles qui, dans les autres logements de la Maison des hommes, ont précédé les hôtes actuels, aménagé les lieux, laissé quelques meubles à leurs héritiers, noué quelques relations avec nos propres ancêtres. Première coordonnée, l'Espace. Seconde, le Temps. Empruntons sa formule à Gustave Monod, réformateur de notre enseignement secondaire : l'homme cultivé en 1946 ? Celui qui est capable « de saisir sa situation d'homme à la fois dans le temps et dans l'espace. De rapporter aux autres civilisations celle dont il est l'acteur et le témoin. L'homme qui, avec la connaissance d'un certain nombre d'événements essentiels, s'est acquis, dès l'école et par l'école renouvelée, un sorte d'expérience de la vie et de la mort des civilisations »...

En clair, l'Espace : disons la Géographie. Le Temps : disons l'Histoire.

\*\*

Certes, d'autres solutions ont leurs défenseurs.

« Regardez le voisin », disons-nous ici. De lui vient le danger. Même s'il ne nous veut pas de mal, un tel coude à coude s'est établi déjà entre les hommes, — blanc, noirs, jaunes, — que tout mouvement des uns se répercute immédiatement sur les autres. Un tel coudolement. Ce qui ne veut pas dire une telle fraternité. Car, autour de nous, quels étranges, quels inquiétants voisins ! Des hommes, c'est tout dire.

« Oui, dit l'humaniste, des hommes. Et vous nous dites : — Regardez-les. » Je réponds, avec Socrate : « Regardez-vous vous-même. » Prenez conscience de l'Homme qui est en vous. De l'Homme semblable à l'Homme, à travers les siècles et les civilisations. Toujours le même, dans ses vertus, ses qualités, ses excellences. Et dont seules changent les formes extérieures, les apparences. Négligez l'homme circonstanciel. Sans grandeur ni constance. Pittoresque, c'est tout dire. Allez droit à l'Homme éternel. Travaillez, enfant, à le dégager en vous. Achevez, adulte, de le sculpter

en vous. Fort, fier, solide, capable de résister aux pressions du dehors, sans se faire écraser... »

L'Homme éternel ? Mais à cette belle académie, exécutée selon les règles (élire dix beaux modèles ; prendre à l'un ses épaules, à l'autre ses jambes, etc...), tout notre effort à nous, jeunes « Sciences de l'Homme » : et la psychologie, et l'écologie humaine, et l'ethnographie, et le folklore, et la sociologie, l'histoire naturellement, — tout, jusqu'à la chirurgie de Leriche, qui chaque jour se veut plus humaine, plus soucieuse directement de l'être humain, — tout notre effort n'est-il pas au contraire d'opposer, et de plus en plus, les hommes ? Il y a trente ans, les géographes ne parlaient-ils pas volontiers de « l'Homme » et de ses œuvres sur terre ? Ne les avons-nous pas conduits à ne plus parler que des groupes humains et de leurs prodigieux efforts d'adaptation, par quoi s'explique la réussite terrestre d'êtres si faiblement armés par la nature, si fragiles, si vulnérables — et qui pourtant se rencontrent aussi bien sous le cercle polaire que sous l'Équateur, au Groenland qu'au Congo, partout ou presque exactement partout sur la surface du globe ? Tout notre désir n'est-il pas de les saisir à l'œuvre, dans ce persévérant et magnifique effort qu'ils poursuivent, depuis qu'ils sont sur terre, pour s'insérer dans les milieux les plus hostiles, et en les disloquant, en les désagrégeant, en profitant des moindres fissures, s'y ménager une place toujours plus grande, s'y tailler un rôle — vivre, dans la plénitude humaine de ce beau mot ?

« Regardez-vous vous-même » ? Mais, quand nous descendons en nous, quand nous fouillons nous-mêmes en profondeur, — non, ce ne sont pas les linéaments d'une académie aussi parfaite que possible dans son abstraite nudité, — ce sont les vestiges de nos devanciers que nous nous étonnons de trouver si nombreux en nous : cette surprenante collection de témoins des anciens âges, des antiques croyances, des plus vieilles façons de penser et de sentir, dont chacun de nous hérite au jour de sa naissance, sans qu'il le sache. Et que nos historiens découvrent jusque dans la conscience de Périclès, de Phidias, de Platon — au prix d'un sacrilège que réprouvent toujours nos humanistes de vieillé observance. Car de telles trouvailles, au fond, ne nous plaisent pas beaucoup. Elles nous humilient. Elles nous rabaisent à nos propres yeux. Mais enfin les faits sont là. Et parfois, sous le coup d'une violente émotion, individuelle ou plus souvent collective, ne ressort-il pas brusquement, le vieux fond hérité, le vieux fond sauvage, provoquant des paniques, animant toute une foule de fureur sacrée ou maudite — s'emparant de nous au point de nous « aliéner » ?

Regardons-nous nous-mêmes. Dans les couches successives de ces alluvions qui garnissent le fond de nos consciences — que de trouvailles pour l'archéologie des pensées humaines ! Legs de nos ancêtres. Mais l'accepter sous bénéfice d'inventaire, impossible. Le mort nous tient, vifs que nous sommes.

\*\*\*

Alors, vite à la besogne, historiens. Assez de discussions. Le temps passe, le temps presse. Vous voudriez peut-être qu'on vous laisse souffler ? Le temps de balayer chacun devant sa porte ? Il s'agit bien de cela. Le monde vous pousse, le monde vous souffle au visage son haleine de fièvre. Non, on ne vous laissera pas tranquilles. Ni les Anglais, ni les Américains, ni les Russes, ni les Libanais, ni les Syriens, ni les Arabes, ni les Kabyles, ni les portefaix de Dakar, ni les boys de Saïgon. Tran-

quilles ! Mais vous êtes pris dans la masse. Pressés, serrés, bousculés par des gens qui n'ont pas appris les belles manières. Vos belles manières, dont vous êtes si glorieux. (Encore qu'à la moindre occasion, on sache ce qu'elles deviennent, vos belles manières.) Ils vous marchent sur les pieds, les voisins : « Ote-toi de là, je veux m'y mettre. » Que faire ? Prendre votre petit air pincé : « Mais Monsieur... » Il ricanera un bon coup, Monsieur le Kabyle, Monsieur le Ouoloff, Monsieur le Tonkinois — et vlan, dans vos côtes, une bourrade vraiment fraternelle. — Alors tanks, canons, avions ? Mais ils en ont, eux aussi. C'est même vous qui les leur vendez. Et puis, ils sont trop, trop, trop... Saupoudrer l'univers de bombes atomiques, méthodiquement, kilomètre par kilomètre ? Carroyage de précision ? Beau progrès ; mais on sait des moyens moins chers de se suicider...

Fini le monde d'hier. A tout jamais fini. Si nous avons une chance de nous en tirer, nous Français, c'est en comprenant, plus vite et mieux que d'autres, cette vérité d'évidence. En lâchant l'épave. A l'eau, vous dis-je, et nagez ferme. Cette solidarité de fait qui, dès maintenant, unit les naufragés, — qui demain unira tous les hommes, — travaillons à en faire une solidarité de labeur, d'échange, de libre coopération. Nous avons tout perdu, ou presque, de nos biens matériels. Nous n'avons rien perdu s'il nous reste l'esprit. Expliquons le monde au monde.

Par l'histoire. Mais quelle histoire ? Celle qui « romance » la vie de Marie Stuart ? Qui fait « toute la lumière » sur le chevalier d'Éon et ses jupes ? Qui, pendant cinquante ans, étudie les deux derniers segments de la quatrième paire de pattes ?... Pardon, je confondais.

Eh bien, non ! Nous n'avons plus le temps. Trop d'historiens, et bien formés, et consciencieux, c'est là le pire — trop d'historiens encore se laissent égarer par les pauvres leçons des vaincus de 70. Oh, ils travaillent bien ! Ils font de l'histoire comme leurs vieilles grand-mères de la tapisserie. Au petit point. Ils s'appliquent. Mais si on leur demande pourquoi tout ce travail — le mieux qu'ils sachent répondre, avec un bon sourire d'enfant, c'est le mot candide du vieux Ranke : « Pour savoir exactement comment ça s'est passé : *wie es eigentlich gewesen.* » Avec tous les détails, naturellement.

\*\*

Nous n'avons plus le temps, nous n'avons plus le droit. En 1920, il y a vingt-six ans, montant pour la première fois dans ma chaire, à l'Université de Strasbourg libérée<sup>1</sup> — moi rescapé, mais face aux cimetières où dormaient, mal apaisés, les morts de deux générations fauchées dans leur fleur — comme je m'interrogeais, anxieux, sur mon devoir !

Avais-je le droit, historien, de refaire de l'Histoire ? De consacrer à l'Histoire mon temps, mon activité, tout ce qui me restait de forces, alors que tant d'autres besognes requéraient impérieusement les citoyens ? Avais-je le droit, professeur, de prêcher les autres d'exemple, d'engager de jeunes hommes, derrière moi, dans la voie qui était mienne ? Avec quel redoublement d'angoisse aujourd'hui, dans une situation bien plus dramatique, devons-nous, tous, nous interroger ?

Pour répondre net. Or, je réponds, ici, sans hésiter : « Faire de

1. V. *L'Histoire dans le Monde en ruines*, Leçon d'ouverture du Cours d'Histoire Moderne à l'Université de Strasbourg, *Revue de Synthèse Historique*, t. XXX, février 1920.



l'Histoire, oui. Dans toute la mesure où l'Histoire est capable, et seule capable, de nous permettre, dans un monde en état d'instabilité définitive, de vivre avec d'autres réflexes que ceux de la peur — des descentes éperdues dans les caves, et tout l'effort humain réduit à soutenir pour quelques heures, à étayer, au-dessus de têtes branlantes, des toits crevés, des plafonds éventrés. »

L'Histoire, qui ne lie pas les hommes. L'Histoire, qui n'oblige personne. Mais sans quoi rien ne se fait de solide. Sur le haut de Montmartre, qui veut bâtir le Sacré-Cœur pousse d'abord un sondage à travers la butte — jusqu'au niveau de la Seine. Sables, marnes, gypses, calcaires : quand on sait ce qui soutient, en dessous, le sol lépreux de la surface, alors on peut construire en connaissance de cause. La géologie, certes, ne contraint pas l'architecte à faire du néo-byzantin plutôt que du néo-gothique. Quel que soit le style qu'il adopte finalement, elle lui permet de fonder sa bâtisse solidement, sans qu'elle s'affaisse dans l'année. Ainsi l'Histoire. Celle qui comprend et fait comprendre. Celle qui n'est pas une leçon à apprendre chaque matin, dévotement — mais vraiment une condition permanente d'existence. Ce qu'elle a toujours été, ici, pour Marc Bloch et pour moi. Ce qu'elle sera demain pour Fernand Braudel, pour Charles Morazé, pour tous les amis qui m'aideront dans ma tâche. L'Histoire, réponse à des questions que l'homme d'aujourd'hui se pose nécessairement. Explication de situations compliquées, au milieu desquelles il se débattrait moins aveuglément s'il en savait l'origine. Rappel de solutions qui furent celles du passé — et donc qui ne sauraient être, en aucun cas, celles du présent. Mais bien comprendre en quoi le passé diffère du présent ; — quelle école de souplesse pour l'homme nourri d'histoire !

\*\*

« Ainsi, vous subordonnez la majesté d'une Science aux exigences de ce que nos journalistes nomment l'actualité... » Je ne subordonne rien du tout. Je ne confonds pas, faut-il l'assurer, les historiens avec ces dames obligeantes que les abonnés du téléphone, ayant formé les lettres S. V. P., sont en droit d'interroger sur l'âge de leurs notoires contemporains ou sur les galons de grade dans l'armée péruvienne. Mais je n'entends pas non plus subsumer sous le concept de l'éternel le Fulgence Tapir du vieil Anatole France. Je demande aux historiens, quand ils vont au travail, de ne point s'y rendre à la Magendie : Magendie, ce maître de Claude Bernard, ce précurseur de la physiologie, qui prenait tant de plaisir à flâner, les mains dans ses poches, à travers les faits rares et curieux — et comme le chiffonnier, disait-il, à travers les ordures. Je leur demande de s'y rendre à la Claude Bernard, une bonne hypothèse en tête. De ne jamais se faire collectionneur de faits, au petit bonheur, comme on se faisait jadis chercheur de livres sur les quais. De nous donner une Histoire non point automatique, mais problématique.

Ainsi agiront-ils sur leur époque. Ainsi permettront-ils à leurs contemporains, à leurs concitoyens de mieux comprendre les drames dont ils vont être, dont ils sont déjà, tout à la fois, les acteurs et les spectateurs. Ainsi apporteront-ils les plus riches éléments de solution aux problèmes qui troublent les hommes de leur temps.

En 1946, l'histoire des *Annales* entend servir. A l'heure où, de tant de côtés, nous entendons les écrivains, les romanciers, les poètes même répudier l'Art pour l'Art, — pour un art qui risque, souvent, de n'être qu'un artifice, — nous aussi, historiens, faisons notre examen de



conscience. Notre retour sur nous-mêmes. Et disons : l'Erudition pour l'Erudition, jamais. L'Histoire au service des partis et des opinions partisans, jamais. Mais l'Histoire posant des problèmes au passé, en fonction des besoins présents de l'Humanité : cela, oui. Voilà notre doctrine. Voilà notre Histoire.

En l'offrant à ceux qui la cherchent, ne faisons pas, comme il arrive, tout ce que nous pouvons pour qu'aux hommes de bonne volonté elle apparaisse laide, rébarbative, mal fagotée et parlant une langue incompréhensible et barbare. Faisons-la nette, claire, de propos humains. Et pour anéantir l'engeance, à la fois méprisable du point de vue scientifique et odieuse du point de vue humain, — l'engeance pullulante des gâcheurs d'Histoire, — présentons nous-mêmes au public l'Histoire, notre Histoire, la véritable Histoire, de façon telle que ce public, enfin, comprenne ce qu'elle est, et à quoi elle sert.

Méthode historique, méthode philologique, méthode critique : beaux outils de précision. Ils font honneur à leurs inventeurs et à ces générations d'usagers qui les ont reçus de leurs devanciers et perfectionnés en les utilisant. Mais savoir les manier, aimer les manier, voilà qui ne suffit pas à faire l'historien. Celui-là seul est digne de ce beau nom, qui se lance dans la vie tout entier, avec le sentiment qu'en s'y plongeant, en s'y baignant, en s'y pénétrant d'humanité présente, il décuple ses forces d'investigation, ses puissances de résurrection du passé. D'un passé qui détient, et qui, en échange, lui restitue le sens secret des destinées humaines.

LUCIEN FEBVRE.